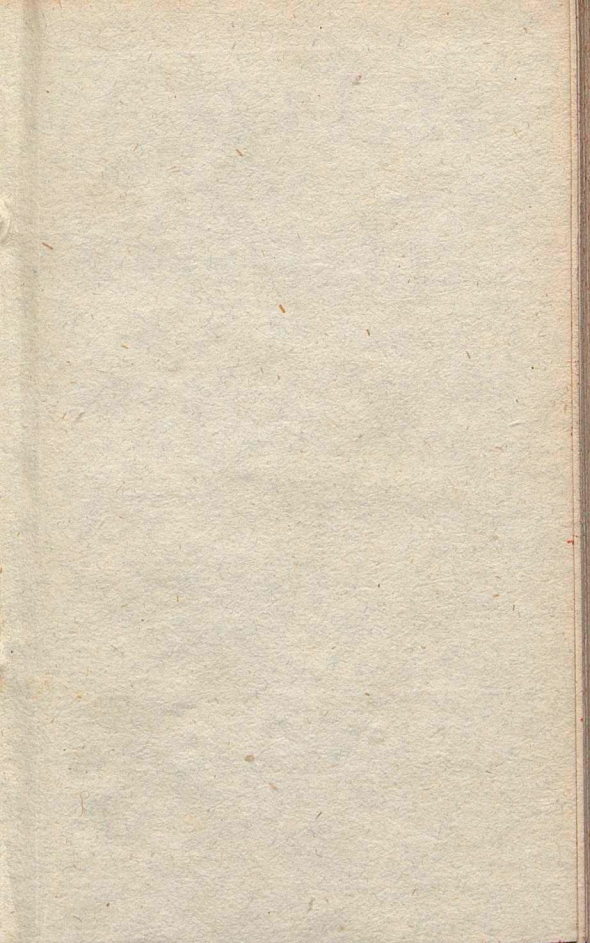
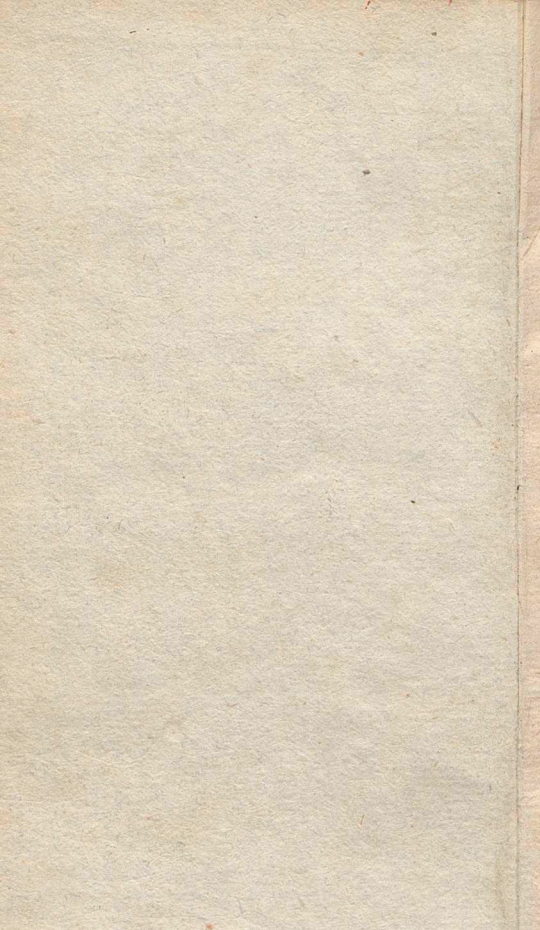




38772/5219 (9)







EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

*Suivis des Amours de*

MILORD EDOUARD BOMSTON,

*Par J. J. ROUSSEAU.*

---

A PARIS,

Chez MARQUET, Imprimeur-Libraire, rue de Vaugirard, N<sup>o</sup>. 1195.

---

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE.



38172 | 5249(9)

---

## PRÉFACE.

Parmi les ouvrages nouveaux, trop souvent consacrés à la frivolité, le public n'accueillera pas sans intérêt deux écrits de J. J. ROUSSEAU presque ignorés jusqu'ici de la plupart des lecteurs, et qu'on ne trouve que dans l'édition complète de ses œuvres: l'un est *Emile et Sophie*, ou les *Solitaires*; plan d'une grande étendue, mais dont l'auteur n'a laissé qu'un fragment; l'autre les amours de *Milord*



*Edouard Bomston* ; composé pour jeter quelques jours sur deux lettres de la Nouvelle Héloïse où il est parlé de *Laure*. (1)

Nous avons recueilli ces deux productions avec le soin religieux du aux moindres essais des grands hommes , et nous les offrons au public. Elles ne contiennent que quelques pages ; mais ce sont les pages

---

( 1 ) Nous y avons ajouté ces deux lettres , et fait ainsi un petit corps complet de roman , qui n'oblige pas de recourir à l'Héloïse.

éloquentes de ROUSSEAU : partout on y retrouve l'empreinte de son génie et le charme attaché aux ouvrages de cet immortel écrivain. Les amours de *Milord Edouard* sont écrites avec cette touchante sensibilité qui dicta les lettres de *Julie* et de *Saint-Preux*. On y voit un amant vertueux mais passionné , flottant entre ses penchans et sa raison ; une jeune personne que le crime de ses parens précipita dans les plus honteux égaremens de la jeunesse , ramenée à la vertu par l'amour , et sacrifiant par le

plus généreux dévouement sa passion à son devoir, et son bonheur à la gloire de son amant.

*Emile* et *Sophie* offre des peintures plus sombres, mais non moins intéressantes. Et quel homme sensible pourra relire sans la plus vive émotion ces noms si chers, et ne s'attendrira pas sur leurs longs chagrins et leurs malheurs, en se rappelant l'heureuse innocence de leurs premières amours ?

Pour justifier le dessein de cette édition, et prévenir les



objections de quelques personnes contre *Emile* et *Sophie*, nous ne croyons mieux faire que de transcrire ici l'avis d'un des éditeurs de J. ROUSSÉAU sur ce fragment.

« Il faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit

pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que ROUSSEAU se proposa dans son *Traité de l'Education* ; l'ouvrage suivant était destiné à prouver qu'il l'avait rempli. En mettant *Emile* aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisagerait pas sans frémir, il voulait montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvaient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan était beau, l'exécution en aurait été aussi

intéressante qu'utile ; c'était mettre en action la morale d'*Emile*, la justifier et la faire aimer : mais la mort ne permit pas à ROUSSEAU d'élever ce nouveau monument à sa gloire, et de reprendre cet ouvrage, qu'il avait interrompu pour ses confessions.

Plus le tableau, que ce morceau nous présente, est empreint du génie de son sublime auteur, plus il est, nous l'avouons, révoltant. *Emile* désespéré, *Sophie* avilie ; qui pourrait supporter ces odieuses images ? J'ai du moins la ressource des



larmes quand je vois la vertu malheureuse gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis , quelle confiance prendrait-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultère ? S'il est vrai cependant que les éducations austères ne font que des hypocrites de vertu , l'éducation seule de *Sophie* doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides et parjures ? Gardons-nous d'imputer à ROUSSEAU ces contradictions : nous le savons , elles n'existaient

point dans son plan. Aurait-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ? *Sophie* fut coupable , elle ne fut point vile , d'imprudentes liaisons firent ses fautes et ses malheurs : une femme vicieuse et jalouse de ses vertus , sans altérer son ame pure , surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égarera ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée céda à son époux , en se livrant au vil séducteur qui outrageait son innocence ; elle succomba comme *Clarisse* , et se releva plus sublime qu'elle. Mais si *Emile*

devait connaître l'excès du malheur, ne fallait-il pas que *Sophie* fut infidelle? Auprès d'elle pouvait-il être malheureux? Et qui pouvait l'en séparer? Les hommes.... La mort.... Non: le crime seul de *Sophie*. »

---

E M I L E

E T

S O P H I E ,

O U

LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'étais libre, j'étais heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, et vous m'aviez donné *Sophie*. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutait les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçait une vie agréable, tout me promet-



tait une douce vieillesse et une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance et d'espérance , où l'avenir embellissait le présent , où mon coeur ivre de sa joie , s'abreuvait chaque jour d'un siècle de félicité ? Tout s'est évanoui comme un songe ; jeune encore j'ai tout perdu , femme , enfans , amis , tout enfin , jusqu'au commerce de mes semblables. Mon coeur a été déchiré par tous ses attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous , au tiède amour d'une vie sans plaisirs , mais exempte de remords. Si je survis long-tems à mes pertes , mon sort est de vieillir et mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme , et la seule providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer ? Des souvenirs, et la consolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'était cher ; j'attends sans impatience et sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher Maître, vivez-vous ? Etes-vous mortel encore ? Etes-vous encore sur cette terre d'exil avec votre *Emile*, ou si déjà vous habitez avec *Sophie* la patrie des âmes justes ? Hélas ! où que vous soyez, vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux con-

nu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups et m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste, et le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme; mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, et c'est à vous que je les adresse: c'est à vous que je veux tracer ces pénétrants souvenirs qui nourrissent et navrent mon cœur; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le

mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce; il commença dès ma naissance, il devait finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, passés dans la liberté, dans la joye, ainsi que dans l'innocence; je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas! si je fusse mort enfant, j'aurais déjà joui de la vie, et n'en aurais pas connu les regrets!



Je devins jeune homme et ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formais ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnaient et de l'intérêt que j'y devais prendre : j'en jugeais sur des principes vrais et simples ; l'autorité , l'opinion n'altéraient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles , j'étudiais les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenais à trouver le troisième. Pour connaître l'univers par tout ce qui pouvait m'intéresser , il me suffit de me connaître ; ma place assignée , tout fut trouvé.

J'appris

J'appris ainsi que la première sagesse est de vouloir ce qui est , et de régler son coeur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous , me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage et toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement , et ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passion , sans attachement ? Ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses , vous m'apprités dumoins à les choisir , à n'ou-

vrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre, pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, et à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demandèrent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination que les anime que j'appris à les subjuguier. J'aimai *Sophie* avant même que de la connaître ; cet amour prése-  
 -vait mon coeur des pièges du vice, il y portait le goût des choses belles et honnêtes, il y gravait en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de

ses charmes , tout ce qui peut entrer de doux !, de ravissant dans une ame , pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premières amours , jours délicieux , que ne pouvez-vous recommencer sans cesse et remplir désormais tout mon être ! Je ne voudrais point d'autre éternité.

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu , tout est disparu sans retour..... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix , tous mes vœux furent comblés. Epoux, et toujours amant , je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espèce, mais non moins vrai que dans le délire des désirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous



trompez ! vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu *Sophie*. Ses charmes de toute espèce étaient inépuisables, chaque instant semblait les renouveler, et le dernier jour de sa vie m'en montra que je n'avais pas connus.

Déjà père de deux enfans, je partageais mon tems entre une épouse adorée et les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, et ma fille, sous les yeux de sa mère, eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornaient au soin du patrimoine de *Sophie* ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point,

et lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Était-ce par vous, père cruel, que devait commencer ce déclin ? Par quelle fatalité pûtes vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble ? Comment mes empressemens vous rebutèrent-ils de moi ? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage ; je le voyais, je le sentais, j'en étais sûr. Vous paraissiez heureux de mon bonheur ; les tendres caresses de *Sophie* semblaient flatter votre coeur paternel ; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, et vous nous quittâtes ! Sans votre retraite, je serais heureux encore ; mon fils vivrait peut-être, ou d'autres mains n'auraient point fermé ses yeux. Sa mère, vertueuse et chérie, vivrait elle-même dans

les bras de son époux. Retraite funeste qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort ! Non , jamais sous vos yeux le crime et ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux , les afflictions se succédaient sans relâche. En peu de mois nous perdimes le père , la mere de *Sophie* , et enfin sa fille , sa charmante fille qu'elle avait tant désirée , qu'elle idolâtrait , qu'elle voulait suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems , contente et paisible dans sa solitude , elle avait ignoré les amer-

tumes de la vie , elle n'avait point armé contre les coups du sort cette ame sensible et facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvait tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mère : elle appelait sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle faisait retentir de leurs noms et de ses regrets tous les lieux où jadis elle avait reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelaient aigrissaient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avais dans la capitale ce qu'on appelle des affaires et qui n'en avaient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui



proposai d'y suivre une amie qu'elle s'était faite au voisinage , et qui était obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi , ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui était trop chère pour chercher à la calmer. Partager ses regrets , pleurer avec elle était la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevaient dans mon sein : tout ce que j'avais vu , tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisait trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayais d'exposer une union si pure à tant de dangers

qui pouvaient l'altérer. Je frémissais en regardant la triste *Sophie* , de songer que j'entraînais moi-même tant de vertus et de charmes dans ce gouffre de préjugés et de vices ou vont se perdre de toutes parts l'innocence et le bonheur.

Cependant , sûr d'elle et de moi , je méprisais cet avis de la prudence que je prenais pour un vain presentiment ; en me laissant tourmenter je le traitais de chimère. Hélas ! Je n'imaginai pas le voir si-tôt et si cruellement justifié. Je ne songeais guères que je n'allais pas chercher le péril dans la capitale , mais qu'il m'y suivait.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale ville , et de l'effet cruel que fit

sur mon ame et sur mon sort ce séjour empoisonné ? Vous avez trop su ces tristes catastrophes dont le souvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables, que l'habitude commençait à tourner en amitié ! Comment l'exemple et l'imitation, contre lesquels vous aviez si bien armé mon coeur, l'amènèrent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avais su dédaigner ! Qu'il est différent de voir les choses distrahit par d'autres objets, ou seulement occupé de ceux qui nous frappent ! Ce n'était plus le tems où mon imagination échauffée

ne cherchait que *Sophie* , et rebutait tout ce qui n'était pas elle. Je ne la cherchais plus , je la possédais , et son charme embellissait alors autant les objets qu'il les avait défigurés dans ma première jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affaiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdait insensiblement son premier ressort et devenait incapable de chaleur et de force ; j'errais avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchais tout et je m'en-nuyais de tout ; je ne me plaisais qu'où je n'étais pas , et m'étourdis-sais pour m'amuser. Je sentais une révolution dont je ne voulais point me convaincre ; je ne me laissais pas le tems de rentrer en moi , crainte



de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étaient relâchés , toutes mes affections s'étaient attiédies : j'avais mis un jargon de sentiment et de morale à la place de la réalité. J'étais un homme galant sans tendresse , un stoïcien sans vertu , un sage occupé de folies , je n'avais plus de votre *Emile* que le nom et quelques discours. Ma franchise , ma liberté , mes plaisirs , mes devoirs , vous , mon fils , *Sophie* elle-même , tout ce qui jadis animait , élevait mon esprit et faisait la plénitude de mon existence , en se détachant peu à peu de moi , semblait m'en détacher moi-même , et ne laissait plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vide et d'anéantissement. Enfin , je n'aimais plus ou

croyais

croyais ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paraissait presque éteint, couvait sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui fesait la gloire et le bonheur de ma vie en fit-elle la honte et le désespoir ? Comment décrirais-je un si déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrais cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piège du vice et de l'exemple, trahisons d'une fausse

amitié, inconstance et faiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve? Ah! si *Sophie* a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui pût revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant!

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus: je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes et sert à lier les événemens.

*Sophie* consolée, ou plutôt distraite par son amie et par les sociétés où elle l'entraînait, n'avait plus ce goût décidé pour la vie privée, et pour la retraite; elle avait oublié ses pertes et presque ce qui lui était resté. Son fils en grandissant allait

devenir moins dépendant d'elle , et déjà la mère apprenait à s'en passer. Moi même je n'étais plus son *Emile* , je n'étais que son mari , et le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manières , mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changèrent insensiblement. Chacun des deux pensait se mettre à son aise loin de la personne qui avait droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un , nous étions deux : le ton du monde nous avait divisés , et nos coeurs ne se rapprochaient plus. Il n'y avait que nos voisins de campagne et nos amis de ville qui nous réunissaient quelquefois. La femme,



après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistais pas toujours sans peine, se rebuta, et s'attachant tout-à-fait à *Sophie* en devint inséparable. Le mari vivait fort lié avec son épouse, et par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure était régulière et décente, mais leurs maximes auraient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venait moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avaient l'un sur l'autre, ils prétendaient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, et ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disait la femme; que j'aye ma femme

pour amie, je suis content, disait le mari. Nos sentimens, poursuivaient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il désire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce système ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteraient sans elle ; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du coeur humain, une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, et qui

ne profite à personne , que soins , procédés , bienséances , attentions , que franchise , liberté , sincérité , confiance ; on ne sait pas , dis-je , combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes , quand les coeurs ne sont plus unis , a d'attrait pour les meilleurs naturels , et devient séduisant sous le masque de la sagesse. La raison même aurait peine à se défendre , si la conscience ne venait au secours. C'était là ce qui maintenait entre *Sophie* et moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avait subjugués s'outrageait sans contrainte et croyait s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre , que nous ne pouvions vaincre , nous forçait à nous fuir pour nous outrager.

En paraissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittaient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous était le plus marqué, tout changea de la manière la plus bizarre. Tout-à-coup *Sophie* devint aussi sédentaire et retirée qu'elle avait été dissipée jusqu'alors. Son humeur qui n'était pas toujours égale, devint constamment triste et sombre. Enfermée du matin au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvait souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable; elle le lui dit et la reçut mal sans



la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusais un peu de jalousie ; je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid et résolu ; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grâce ; c'est que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine ; elle refusa de répondre. Elle avait déjà fermé sa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, et nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuait et devenait inquiétante. Je commençai de m'en allarmer ; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinait à taire ? Ce n'était pas à cette ame

fière qu'on en pouvait imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son coeur ; il falloit mériter cette confiance, et soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avait cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtait peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérais vaincre enfin son silence.

Je ne la quittais plus : mais j'eus beau revenir à elle, et marquer ce retour par les plus tendres empressements, je vis avec douleur que je n'avançais rien. Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis long-tems, j'éprouvai la plus invin-

cible résistance. Ce n'étaient plus ces refus agaçans , faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étaient pas non plus ces refus tendres , modestes , mais absolus , qui m'enivraient d'amour et qu'il fallait pourtant respecter. C'étaient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelait avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoiqu'il en soit de moi , disait-elle , vous devez vous estimer vous-même et respecter à jamais la parole d'*Emile*. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir , mais vous ne pouvez me contraindre , et soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre , que faire ? Sinon tâcher de la fléchir , de la tou-

cher, de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains efforts irritaient à la fois mon amour et mon amour propre. Les difficultés enflammaient mon cœur, et je me faisais un point d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un époux ne se ralluma si brûlante et si vive ; jamais durant mes premières amours je n'avais tant versé de pleurs à ses pieds ; tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étais aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'était pas dans son caractère. Je ne me rebutai point, et si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques



signes de regret et de pitié tempé-  
raient l'aigreur de ses refus , je ju-  
geais quelquefois qu'ils lui coûtaient ;  
ses yeux éteints laissaient tomber sur  
moi quelques regards non moins  
tristes , mais moins farouches , et qui  
semblaient portés à l'attendrissement.  
Je pensai que la honte d'un caprice  
aussi outré l'empêchait d'en revenir ,  
qu'elle le soutenait faute de pouvoir  
l'excuser , et qu'elle n'attendait peut-  
être qu'un peu de contrainte pour pa-  
raître céder à la force ce qu'elle  
n'osait plus accorder de bon gré.  
Frappé d'une idée qui flattait mes dé-  
sirs , je m'y livre avec complaisance ;  
c'est encore un égard que je veux  
avoir pour elle de lui sauver l'em-  
barras de se rendre après avoir si  
long-tems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes trans-

ports je joignais aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée et palpitante, elle était prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton , de maintien , de visage , elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable , et me regardant d'un oeil que la fureur et le désespoir rendaient effrayant : Arrêtez , *Emile* , me dit-elle , sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; et sur le champ elle s'élançe avec impétuosité dans son cabinet , dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé....

Mon maître, ce n'est pas ici l'his-

toire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions , de mes sentimens , de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon coeur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps et de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites ; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence , et souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scène inattendue , à ces mots que mon oreille semblait repousser , je reste immobile , anéanti : mes yeux se ferment , un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés ,

toutes mes fonctions suspendues ; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit et va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étais, et sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passait n'était point un songe. J'aurais voulu que cet étourdissement eût duré toujours ; mais enfin réveillé malgré moi, la première impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnait. Tout-à-coup je me leve, je m'élançe hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne



avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vitesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour et du ciel m'était à charge; je cherchais l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon.... Où suis-je? que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe? Insensé! quelle chimère as-tu poursuivie? amour, honneur, foi, vertu, où êtes-vous! La sublime, la noble *Sophie* n'est qu'une infame! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de coeur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvais ni res-

pirer ni gémir: sans la rage et l'emportement qui succédèrent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. Oh! qui pourrait démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois! Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre et raréfier tout notre être, se conçoit, s' imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se

sent mettre en pièces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel était mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirais pas en des volumes ce que je sentais à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite et dans un coeur tiède ne connaissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimère et n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux coeurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées , et tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous, mon maître, à mes leçons: je vins à penser que j'étais homme, et je me demande aussitôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? quel crime ai-je commis? qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombais des nues pour commencer d'exister, serais-je un être malheureux? Cette reflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnaître. Je me vis clairement à ma place; et l'usage de ce moment



de raison fut de m'apprendre que j'étais incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnait dans mon ame n'y laissait à nul objet le tems de se faire appercevoir : j'étais hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'était donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avais à faire ; c'était sans fruit aigrir mes peines, et mon seul soin devait être de gagner du tems pour raffermir mes sens et rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvais vaincre, je m'y livre avec une furie

empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me lève avec précipitation ; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée : je cours, j'erre de part et d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon coeur, j'en suis les impressions sans contrainte, je me mets hors d'haleine, et mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentais quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipitée semblaient m'étourdir et me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits et font diversion à la passion : tant qu'on s'a-

gite on n'est qu'emporté ; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie et la misère humaine devait jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours et retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, et dans une rue où il y en avait un. J'allais être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte, c'était un café. J'y suis accosté par des gens de ma connaissance ; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit

d'instrumens et d'un éclat de lumières, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde: je me trouve dans la salle du spectacle un jour de première représentation, pressé par la foule, et dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parlait beaucoup, on me parlait; n'entendant rien que pouvais-je répondre? Mais un de ceux qui m'avaient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée et causa quelque rumeur. Je me remis promptement, et tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de



ceux qui m'environnaient , je cherchai le moment de m'évader , et m'approchant peu-à-peu de la porte , je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue et retirant machinalement ma main , que j'avais tenue dans mon sein durant toute la représentation , je vis mes doigts pleins de sang , et j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein , je regarde , je le trouve sanglant et déchiré comme le coeur qu'il renfermait. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix n'était pas fort bon juge de la pièce qu'il venait d'entendre.

Je me hâtai de fuir , tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses , je me remis à parcourir les rues , comme pour me  
dédommager

dédommager de la contrainte que je venais d'éprouver ; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin ne pouvant presque plus me soutenir et me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de coeur : je demande ce que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais et soupire : mes gens veulent me parler ; je leur impose silence ; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aïlle coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me lève avant le jour, et traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de *Sophie* ; là, sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers et bai-

gner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte et les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis, résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, et je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avais dû faire en cédant d'abord à la passion que je ne pouvais vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venais de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement, la rage qui m'avait transporté jusqu'à lors fit place à la tristesse, et je commençai à lire assez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchais cependant, je m'é-

loignais du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais aussi sans faire aucun détour. Je sortis de la ville, et prenant le premier grand chemin, je me mis à le suivre d'une marche lente et mal assurée qui marquait la défaillance et l'abattement. A mesure que le jour croissant éclairait les objets, je croyais voir un autre ciel, une autre terre, un autre univers; tout était changé pour moi. Je n'étais plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étais plus; c'était ma propre mort que j'avais à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon coeur serré de détresse, et le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venaient ai-



grir le sentiment de mes pertes, et me rendaient plus de tourmens qu'elles ne m'avaient donné de voluptés. Qui est-ce qui connaît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misère, et de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étais le plus heureux des êtres; c'était l'amour qui m'asservissait à ses loix, qui me tenait dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir était l'ouvrage de ma tendresse, et je jouissais même de ses rigueurs. Que ne m'était-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie,

à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, désirer sans cesse, et ne jamais rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valaient ceux même où je la possédais. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits.... Je m'arrêtais, effrayé d'horreur, à l'objet qu'il fallait substituer à celui qui m'occupait avec tant de charmes. Contempler *Sophie* avilie et méprisable ! Quels yeux pouvaient souffrir cette profanation ! Mon plus cruel tourment n'était pas de m'occuper de ma misère, c'était d'y mêler la honte de celle qui l'avait causée. Go tableau

désolant était le seul que je ne pouvais supporter.

La veille, ma douleur stupide et forcénée m'avait garanti de cette affreuse idée; je ne songeais à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeait pour ainsi dire au fond de mon coeur, forcé de remonter à leur source, je me retraçais malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étaient échappés en sortant ne marquaient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenait. La haine que je lui devais me coûtait moins, que le dédain qu'il y fallait joindre, et ce qui me déchirait le plus cruellement n'était pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premières réflexions sur elle

furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime , quel nom fallait-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses , elles restent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adultères des femmes du monde ne sont que des galanteries ; mais *Scophie* adultère est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense ; non , il n'y a point d'abaissement , point de crime pareil au sein.

Mais moi , reprenais-je , moi qui l'accuse , et qui n'en ai que trop le droit , puisque c'est moi qu'elle offense , puisque c'est à moi que l'in-



grate à donné la mort, de quel droit osé-je la juger si sévèrement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O *Emile* ! et toi, n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avait juré de t'être fidèle ; et toi n'avais-tu pas juré de l'adorer toujours ? tu l'abandonnes, et tu veux qu'elle te reste ; tu la méprises, et tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut

être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il fallait ne la point négliger , et jamais elle t'eût trahi.

Quels sujets de plaintes t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, et où tu devais toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le sais , elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versait lui étaient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passait son innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimait mieux que sa propre tranquillité ; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix et de la vertu l'en-

traîna dans l'abîme de vices et de misères où tu t'es toi même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage , et qu'elle ne te rendit toujours heureux.

O *Emile* ! tu l'as perdue , tu dois te haïre et la plaindre ; mais quel droit as-tu de la mépriser ? Es-tu resté toi même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs ? Tu n'as point partagé son infidélité , mais ne l'as-tu pas excusée , en cessant d'honorer sa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision , où les femmes rougiraient d'être chastes , où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie et l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mé-

mes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes faiblesses , ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé pour l'amour , trop exposé aux périls par ses charmes et aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre , sans relâche , sans cesse contre autrui , contre elle-même ! Quel courage invincible , quelle fermeté héroïque , quelle opiniâtre résistance , lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autres témoins de ses triomphes que le ciel et son propre coeur ! Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir , combattre et vaincre in-



cessamment , un instant de faiblesse , un seul instant de relâche et d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable , et déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs et les miens. Oui , son coeur est resté pur , tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Et qui sait dans quels pièges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse et jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité ? n'ai-je pas vu ses regrets , son repentir dans ses yeux ? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds ? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse ? Ah ! ce n'est pas là la conduite artificieuse d'une infidelle

infidelle qui trompe son mari et qui se complait dans sa trahison !

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite et sur son étonnante déclaration, que ne sentais-je point en voyant cette femme timide et modeste vaincre la honte par la franchise, rejeter une estime démentie par son coeur, dédaigner de conserver ma confiance et sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçait d'avouer, en la couvrant de caresses qu'elle a rejetées, et craindre d'usurper ma tendresse de père pour un enfant qui n'était pas de mon sang ! Quelle force n'admirais-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur et de la vie, ne pouvait s'abaisser à la fausseté et portait jus-

ques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui , me disais-je avec un applaudissement secret , au sein même de l'ignominie cette âme forte conserve encore tout son ressort ; elle est coupable sans être vile ; elle a pu commettre un crime , mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon coeur me ramenait en sa faveur à des jugemens plus doux et plus supportables. Sans la justifier , je l'excusais ; sans pardonner ses outrages , j'approuvais ses bons procédés. Je me complaisais dans ses sentimens. Je ne pouvais me défaire de tout mon amour , il eut été trop cruel de le conserver sans estime. Sitôt que je crus lui en devoir encore , je sentis un soulagement ines-

péré. L'homme est trop faible pour pouvoir conserver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du désespoir la providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentais une sorte de joie à me représenter *Sophie* estimable et malheureuse ; j'aimais à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvais cesser de prendre à elle. Au lieu de la sèche douleur qui me consumait auparavant, j'avais la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disais-je ; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter ; j'oserai quelquefois encore gémir et soupirer sans rougir.

Cependant j'avais poursuivi ma



route, et distrait par ces idées, j'avais marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi et n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude et d'un épuisement qui demandaient de la nourriture et du repos. Grâce aux exercices de ma jeunesse j'étais robuste et fort, je ne craignais ni la faim ni la fatigue; mon esprit malade avait tourmenté mon corps, et vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui était encore à une lieue de moi. Comme il y avait près de trente-six heures que je n'avais pris aucun aliment, je soupai, et même avec appétit: je me couchai délivré des fureurs qui m'avaient

tant tourmenté, content d'oser penser à *Sophie*, et presque joyeux de l'imaginer moins défigurée et plus digne de mes regrets que je n'avais espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse et l'infortune respectent le sommeil et laissent du relâche à l'âme; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme et en état de délibérer sur ce que j'avais à faire. Mais c'était ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étaient rompus ou altérés, tous mes devoirs étaient changés; je ne tenais plus à rien de la même manière qu'auparavant, je devenais, pour ainsi dire, un nouvel

être. Il était important de peser murement le parti que j'avais à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restait à faire jusqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, et je me mis à travailler de mon métier en attendant que la fermentation de mes esprits fut tout-à-fait apaisée, et que je pusse voir les objets tels qu'ils étaient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame faible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même et capable de considérer ma situation avec autant de

sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures , je pliai ma volonté sous l'inévitable joug , je regardai le passé comme étranger à moi , je me supposai commencer de naître ; et tirant de mon état présent les règles de ma conduite , en attendant que j'en fusse assez instruit , je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis , à ne jamais faire une chose et rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire et n'être tout entier nulle part. Je n'étais donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenais mes



réflexions, et relayant ainsi l'esprit et le corps l'un par l'autre, j'en tirais le meilleur parti qu'il m'était possible, sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenais point trop à coeur le crime d'une femme, et si ce qui me paraissait une catastrophe de ma vie n'était point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disais-je, que par-tout où les moeurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris; mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes villes, et par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion

pour ridicule et peu sensée. L'honneur d'un homme , disent-ils , dépend-t-il de sa femme ? Son malheur doit - il faire sa honte , et peut - il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévère , celle-ci paraît plus conforme à la raison.

D'ailleurs , quelque jugement qu'on portât de mes procédés , n'étais-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importait ce qu'on penserait de moi , pourvu que dans mon propre coeur je ne cessasse point d'être bon , juste , honnête ? Était-ce un crime d'être miséricordieux ? Était-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allais-je donc me régler ? Avais-je si long-tems dédaigné le préjugé des

hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé serait fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remord seul arrache l'aveu de son crime , à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge et de la fraude , ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise et se vantent de leur deshonneur ? Toute femme vicieuse , toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense , est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que de la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice , et qui l'expie par ses regrets , est plus digne de pitié que de haine ;

on peut la plaindre et la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. *Sophie* restée estimable jusques dans le crime, sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle que son coeur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à-la-fois la fermeté qui la conserve et la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remord adoucira cette ame orgueilleuse et rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse et moins fière , elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent



nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre ; et c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposaient que parce qu'ils flattaient mon penchant. J'aurais voulu pouvoir revenir à *Sophie* infidelle, et j'écoutais avec complaisance tout ce qui semblait autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon coeur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnais pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disais avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, et que préjugés pour préjugés, ceux

des moeurs en ont un de plus qui les favorise; que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme , soit pour l'avoir mal choisie , soit pour la mal gouverner ; que j'étais moi-même un exemple de la justice de cette imputation, et que, si *Emile* eut été toujours sage, *Sophie* n'eut jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même , respecte au moins son mari s'il en est digne , et s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le dérèglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir ; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes , et qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les moeurs honnê-

tes , et une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentais sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendait *Sophie* encore estimable en était plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame faible , et celle que l'oubli du devoir y fait manquer , y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage , qui sait avoir des vertus dans le crime et ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui , *Sophie* est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte , elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

Envain je reviendrais à mon épouse, elle ne reviendrait plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'était si chère a pu m'outrager, si ma *Sophie* a pu rompre les premiers noeuds de son coeur, si la mère de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entière, si les feux d'un amour que rien n'avait offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avait altéré n'ont pu prévenir sa première faute, qu'est-ce qui préviendrait des rechutes qui ne coûtent plus rien ! Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connaît mon coeur,



elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connais le sien ; jamais *Sophie* n'aimera un homme à qui elle ait donné le droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus.... L'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ! Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est là son plus grand crime : j'aurais pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprennais-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

*Emile*, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout

est changé. Vainement tu vivrais encore avec elle; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus, tu ne retrouveras plus ta *Sophie* et *Sophie* ne te retrouverait plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte: quand les coeurs changent tout change: tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux, on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses moeurs ne sont point désespérées, je le sais bien: elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse; elle peut me rendre son coeur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre et m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, et sans la confiance

il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage; le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, *Sophie* ne peut plus être heureuse, et je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle: j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagements elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'est plus ma femme: la reverrais-je comme étrangère? Non, je ne la reverrai jamais. Je suis libre; aumoins je dois l'être: que mon coeur ne l'est-il autant que ma foi!

Mais quoi ! mon affront restera-t-il impuni ? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ! C'est moi que je punis et non pas elle : je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce la le ressentiment de l'honneur outragé ? Où est la justice, où est la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand désespoir est de ne plus rendre heureuse. Du moins ne sois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu



son juge, n'étant même plus son époux ?  
 Lorsqu'elle a violé ses devoirs de  
 femme , elle ne s'en est point con-  
 servé les droits. Dès l'instant qu'elle  
 a formé d'autres noeuds elle a brisé  
 les tiens et ne s'en est point cachée ;  
 elle ne s'est point parée à tes yeux  
 d'une fidélité qu'elle n'avait plus ;  
 elle ne t'a ni trahi , ni menti ; en  
 cessant d'être à toi seul elle a dé-  
 claré ne t'être plus rien : quelle au-  
 torité peut te rester sur elle ! S'il t'en  
 restait tu devrais l'abdiquer pour ton  
 propre avantage. Crois-moi , sois  
 bon par sagesse et clément par ven-  
 geance. Défie-toi de la colère ;  
 crains quelle ne te ramène à ses  
 pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me  
 rappelait, ou par le dépit qui voulait

me séduire , que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ! Et quand je crus l'être , une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mère plus que rien n'avait fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcherait toujours de m'être étrangère , que les enfans forment un noeud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être , et une raison naturelle et invincible contre le divorce. Des objets si chers , dont aucun des deux ne peut s'éloigner , les rapprochent nécessairement , c'est un intérêt commun si tendre qu'il leur tiendrait lieu de société , quand ils n'en auraient point d'autre. Mais que devenait cette raison , qui plaidait pour la mère de mon fils ,

appliquée à celle d'un enfant qui n'était pas à moi ? Quoi ! la nature elle-même autorisera le crime , et ma femme , en partageant sa tendresse à ses deux fils , sera forcée à partager son attachement aux deux pères ! Cette idée , plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit , m'embrasait d'une rage nouvelle ; toutes les furies revenaient déchirer mon coeur en songeant à cet affreux partage. Oui , j'aurais mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à *Sophie* un d'un autre père. Cette imagination m'aigrit plus , m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avait tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour , et pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'estimable et malheureuse, et sans penser à ses torts, je me rappelais avec attendrissement tout ce qui me la rendait regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colère, et quoiqu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutais pas qu'au fond du coeur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, et qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devait être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer,



et après avoir été tant en peine d'une vengeance , je pouvais à peine supporter l'idée de celle-là. J'avais beau me dire en m'irritant que cet enfant serait bientôt remplacé par un autre , j'avais beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément ; tout cela ne tenait point devant l'image de *Sophie* au désespoir en se voyant arracher de son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai , non sans déchirement , cette résolution barbare , et la regardant comme une suite nécessaire de la première ou j'étais sûr d'avoir bien raisonné , je l'aurais certainement exécutée malgré ma répugnance , si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restait à faire une autre délibération

bération que je comptais pour peu de chose , après celle dont je venais de me tirer. Mon parti était pris par rapport à *Sophie* , il me restait à le prendre par rapport à moi , et à voir ce que je voulais devenir me retrouvant seul. Il y avait long-tems que je n'étais plus un être isolé sur la terre : mon coeur tenait , comme vous me l'aviez prédit , aux attachemens qu'il s'était donnés , il s'était accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il fallait l'en détacher , du moins en partie , et cela même était plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vide il se fait en nous , combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses , et qu'il faut ne tenir plus qu'à soi , ou qui pis est , à ce qui nous fait sentir incessamment le dé-

tachement du reste ! J'avais à chercher si j'étais cet homme encore, qui sait remplir sa place dans son espèce, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont les rapports sont détruits ou changés ? Que faire , que devenir , où porter mes pas , à quoi employer une vie qui ne devait plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'était cher, et dont le sort m'ôtait jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avaient fait que ma misère , pouvais-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non , j'aimais mon devoir encore , mais je ne le voyais

plus. En rappeler les principes et les règles, les appliquer à mon nouvel état, n'était pas l'affaire d'un moment; mon esprit fatigué avait besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avais fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, et sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du désir, en voyant que le passé ne m'était plus rien, je tâchais de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disais qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, et qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons et nous naissons cha-



que instant de notre vie, et quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misère. *Emile*, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumières, tes vertus enfin, si tu le veux, et par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me

montrer ce que j'avais à faire ; et cependant en comparant mon état à celui qui l'avait précédé , j'étais dans le calme ; c'est l'avantage que procure indépendamment des évènements toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune , quand on sait maintenir son coeur dans l'ordre , on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible ! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre , ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyais le plus affermiés.

J'étais entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avais toujours conservé dans mes vé-

temens la simplicité que vous m'aviez fait aimer ; mes manières n'étaient pas plus recherchées , et l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place était moins remarquable chez un menuisier qui l'ne l'eût été chez un grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'était pas celui d'un ouvrier : mais à ma manière de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avais été , et qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étais déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, et l'on me prenait à peu-près au mot sur l'égalité où je m'étais mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve , on me regar-

fait au travail avec une sorte d'étonnement ; tout ce que je faisais dans l'atelier ( et j'y faisais tout mieux que le maître ) excitait l'admiration ; l'on semblait épier tous mes mouvemens , tous mes gestes. On tâchait d'en user avec moi comme à l'ordinaire , mais cela ne se faisait plus sans efforts , et l'on eût dit que c'était par respect qu'on s'abstenait de m'en marquer d'avantage. Les idées dont j'étais préoccupé m'empêchèrent de m'apercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurais fait dans un autre tems : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose , me ramenant bientôt à ce qui se faisait autour de moi ne me laissa pas long-tems ignorer que j'étais devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéressait beaucoup.



Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittait pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers, qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne pouvais pas un coup d'échoppe qu'elle ne parût effrayée, et je la voyais toute surprise de ce que je ne m'étais pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne sache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on dirait que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étais connu: je voulus savoir comment je l'étais. Après bien des mystères, j'appris qu'une jeune dame était venue, il y avait deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre

qu'on m'avertit elle avait voulu me voir, qu'elle s'était arrêtée derrière une porte vitrée d'où elle pouvait m'appercevoir au fond de l'atelier, qu'elle s'était mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serrait avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, et donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avaient été vivement émus : qu'on l'avait vue plusieurs fois sur le point de s'élaner dans l'atelier, qu'elle avait paru ne se tenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention et de recueillement elle s'était levée tout d'un coup, et, posant le visage de l'enfant sur le

sien , elle s'était écriée à demi voix : *Non , jamais il ne voudra t'ôter ta mère ; viens , nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle était sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parlerait de rien, remonter dans son carosse et partir comme un éclair n'avait été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajoutèrent que le vif intérêt dont ils ne pouvaient se défendre pour cette aimable dame , les avait rendus fidèles à la promesse qu'ils lui avaient faite et qu'elle avait exigée avec tant d'instances , qu'ils n'y manquaient qu'à regret , qu'ils voyaient aisément à son équipage et plus encore à sa figure que c'était une personne d'un haut rang , et qu'ils ne pouvaient présumer autre chose de sa démarche et de son discours ,

sinon que cette femme était la mienne , car il était impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passait en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposait ! quelles inquiétudes n'avait-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avait-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avait pu faire entreprendre ? dans quelle occupation elle m'avait surpris ! Ah ! ce n'était pas la première fois : mais alors elle n'était pas à genoux , elle ne fondait pas en larmes. O tems , tems heureux ! qu'est devenu cet ange du ciel !.... Mais que vient donc faire ici cette femme.... Elle amène son fils... Mon



fils... Et pourquoi ?... Voulait-elle  
 me voir, me parler ? Pourquoi s'en-  
 fuir ?... Me braver ?... Pourquoi ces  
 larmes ? Que me veut-elle, la per-  
 fide ! Vient-elle insulter à ma mi-  
 sère ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est  
 plus rien ? Je cherchais en quelque  
 sorte à m'irriter de ce voyage, pour  
 vaincre l'attendrissement qu'il me  
 causait, pour résister aux tentations  
 de courir après l'infortunée, qui m'a-  
 gitaient malgré moi. Je demeurai  
 néanmoins. Je vis que cette démarche  
 ne prouvait autre chose sinon que  
 j'étais encore aimé, et cette supposi-  
 tion même étant entrée dans ma dé-  
 libération ne devait rien changer au  
 parti qu'elle m'avait fait prendre.

Alors examinant plus posément  
 toutes les circonstances de ce voyage,  
 pesant

pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avait prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avait amenée et celui qui l'avait fait repartir tout d'un coup sans s'être laissée voir. *Sophie* parlait simplement ; mais tout ce qu'elle disait portait dans mon cœur des traits de lumière, et c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mère*, avait-elle dit. C'était donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avait amenée, et c'était la persuasion que cela n'arriverait pas qui l'avait fait repartir ; et d'où la tirait-elle, cette persuasion ? Qu'avait-elle vu ? *Emile* en paix, *Emile* au travail. Quelle preuve pouvait-elle tirer de cette vue, sinon qu'*Emile* en cet état n'était point subjugué par ses passions et ne formait que des résolu-

tions raisonnables ! Celle de la séparer de son fils ne l'était donc pas selon elle , quoiqu'elle le fût selon moi : lequel avait tort ? Le mot de *Sophie* décidait encore ce point ; et en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant , cela pouvait-il même être mis en doute ? Je n'avais envisagé que l'enfant ôté à la mère , et il fallait envisager la mère ôtée à l'enfant. J'avais donc tort. Oter une mère à son fils , c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre , sur-tout à cet âge ; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mère : c'est un acte de passion , jamais de raison , à moins que la mère ne soit folle ou dénaturée. Mais *Sophie* est celle qu'il faudrait désirer à mon fils quand il en aurait une autre. Il faut que nous

l'élevions elle ou moi , ne pouvant plus l'élever ensemble , ou bien pour contenter ma colère il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire , non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées , ou le tiendrais-je sous les yeux de sa mère , pour braver une femme , que je dois fuir ? Ah ! pour ma sûreté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramène à la fin le père. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage et l'époux qu'elle s'est ôtée.

Il est certain que la résolution



d'ôter mon fils à sa mère avait été l'effet de ma colère. Sur ce seul point la passion m'avait aveuglé, et ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions, *Sophie* eût élevé cet enfant, et peut-être vivrait-il encore ; mais peut-être aussi dès - lors *Sophie* était - elle morte pour moi ; consolée dans cette chère moitié de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, et j'aurais perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devaient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fit oublier.

Nous nous connaissions si bien mutuellement, qu'il ne me fallut pour deviner le motif de sa brusque

retraite que sentir qu'elle avait prévu ce qui serait arrivé si nous nous fussions revus. J'étais raisonnable, mais faible, elle le savait; et je savais encore mieux combien cette ame sublime et fière conservait d'inflexibilité jusques dans ses fautes. L'idée de *Sophie* rentrée en grâce lui était insupportable. Elle sentait que son crime était de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimait mieux être punie que pardonnée: un tel pardon n'était pas fait pour elle; la punition même l'avalissait moins à son gré. Elle croyait ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avait mérités. C'est pour cela qu'intrépide et barbare dans sa franchise elle dit

son crime à vous , à toute ma famille , taisant en même tems ce qui l'excusait , ce qui la justifiait peut-être , le cachant , dis-je , avec une telle obstination , qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même , et que je ne l'ai su qu'après sa mort.

D'ailleurs rassurée sur la crainte de perdre son fils elle n'avait plus rien à désirer de moi pour elle-même. Me fléchir eut été m'avilir , et elle était d'autant plus jalouse de mon honneur qu'il ne lui en restait point d'autre. *Sophie* pouvait être criminelle , mais l'époux qu'elle s'était choisi devait être au-dessus d'une lâcheté. Ces raffinemens de son amour-propre ne pouvaient convenir qu'à elle , et peut-être n'appartenait-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation , même après m'être séparé d'elle , de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avait fait prendre. Elle s'était trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avait de moi , mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé ; en ne considérant que l'intérêt de mon fils , je vis qu'il fallait le laisser à sa mère , et je m'y déterminai. Du reste , confirmé dans mes sentimens , je résolus d'éloigner son malheureux père des risques qu'il venait de courir. Pouvais-je être assez loin d'elle , puisque je ne devais plus m'en rapprocher ? C'était elle encore , c'était son voyage qui venait de me donner cette sage leçon : il m'importait pour



la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il fallait fuir; c'était-là ma grande affaire, et la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'était à cette délibération que j'en étais demeuré, et je n'avais pas vu que rien n'était plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverais à vivre ou mourir, et que c'était tout ce qui me restait à faire? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie? N'eut-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importait beaucoup

au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre , et que le poids de mon corps allait rompre l'équilibre du globe ? Si je n'estimais mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables , je m'inquiéterais moins d'aller chercher des devoirs à remplir , comme s'ils ne me suivaient pas en quelque lieu que je fusse , et qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime ; je me dirais qu'en quelque lieu que je vive , en quelque situation que je sois , je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme , et que nul n'aurait besoin des autres si chacun vivait convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée , et trouve tous ses devoirs quotidiens

autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces , et ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche , ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de *Sophie* , et le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise , je mis l'ordre qui dépendait de moi à tout ce que je laissais en arrière ; je vous écrivis , j'écrivis à ma famille , j'écrivis à *Sophie* elle-même. Je réglai tout , je n'oubliai que les soins qui pouvaient regarder ma personne ; aucun ne m'était nécessaire , et sans valet , sans argent , sans équipage , mais sans désirs et sans soins , je partis

seul et à pied. Chez les peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, et c'était celle que j'avais à fuir. Si mon coeur m'eut laissé tranquille, mon corps n'eut manqué de rien.

---



## L E T T R E I I.

J'ai bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire et l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disais en quittant ma patrie dont j'avais à rougir , et à laquelle je ne devais que le mépris et la haine , puisque heureux et digne d'honneur par moi-même , je ne tenais d'elle et de ses vils habitans que les maux dont j'étais la proie , et l'opprobre où j'étais plongé. En rompant les noeuds qui m'attachaient à mon pays, je l'étendais sur toute la terre , et j'en devenais d'autant plus homme en cessant d'être citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, et pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde ! Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut ; au lieu qu'en le prenant par partie on ne fait que des promenades et l'on arrive. Les voyageurs s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont pour ainsi dire, un atmosphère qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur.

Un Français voudrait porter avec lui toute la France ; sitôt que quelque chose de ce qu'il avait lui manque , il compte pour rien les équivalens , et se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté , il croit être mal quand il n'est pas de la même manière, et il ne saurait dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi je suivais la direction contraire à l'objet que j'avais à fuir , comme autrefois j'avais suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vitesse que je ne mettais pas à mes courses se compensait par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avaient déjà fermé derrière moi la barrière en me laissant le tems de réfléchir

durant mon retour , si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirais en m'éloignant , et je marchais plus à mon aise à mesure que j'échappais au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutais , je suivais le même air de vent pour toute règle ; je marchais tantôt vite et tantôt lentement selon ma commodité , ma santé , mon humeur , mes forces. Pourvu , non avec moi , mais en moi , de plus de ressources que je n'en avais besoin pour vivre , je n'étais embarrassé ni de ma voiture , ni de ma subsistance. Je ne craignais point les voleurs ; ma bourse et mon passe - port étaient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garde-robe ; il était commode et bon pour un ouvrier. Je le renouvelais sans peine à mesure



qu'il s'usait. Comme je ne marchais ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitais l'attention de personne ; je passais partout pour un homme du pays. Il était rare qu'on m'arrêtât sur des frontières, et quand cela m'arrivait, peu m'importait ; je restais là sans impatience, j'y travaillais tout comme ailleurs ; j'y aurais sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, et mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvrait enfin tous les passages. L'air affairé et soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance ; tout le monde me laissait libre en voyant qu'on pouvait disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvais pas à travailler

de mon métier, ce qui était rare, j'en  
 faisais d'autres. Vous m'aviez fait ac-  
 quérir l'instrument universel. Tantôt  
 paysan, tantôt artisan, tantôt artiste,  
 quelquefois même homme à talens,  
 j'avais partout quelque connaissance  
 de mise, et je me rendais maître de  
 leur usage par mon peu d'empresse-  
 ment à les montrer. Un des fruits de  
 mon éducation était d'être pris au mot  
 sur ce que je me donnais pour être, et  
 rien de plus, parce que j'étais simple  
 en toute chose, et qu'en remplissant  
 un poste je n'en briguais pas un autre.  
 Ainsi j'étais toujours à ma place, et  
 l'on m'y laissait toujours.

Si je tombais malade, accident  
 bien rare à un homme de mon tempé-  
 rament qui ne fait excès ni d'alimens,  
 ni de soucis, ni de travail, ni de

repos, je restais coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, et guérit ou meurt; je faisais de même, et je m'en trouvais bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes et de mes plaintes, ils se seraient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt et d'empressement qu'en donnait ma patience. Voyant que je n'inquiétais personne, que je ne me lamentais point, on me prévenait par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, et quand ils font tant que

d'être bons , ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espèce de droit , l'accorder est presque un devoir , et l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pèlerinages , qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond , par ce que je ne les faisais pas avec le faste d'un voyageur opulent , si quelquefois je me demandais : Que fais-je ! où vais-je ! quel est mon but ! Je me répondais : Qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ! Je fais ma tâche , je reste à ma place , j'use avec innocence et simplicité cette courte vie , je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes



semblables , je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs , je les sers sans jamais leur nuire , je leur donne l'exemple d'être heureux et bons sans soins et sans peine : j'ai répudié mon patrimoine , et je vis ; je ne demande point l'aumône , et je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages , je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manoeuvre : elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que

sur l'océan , quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le capitaine du bâtiment , espèce de patron renforcé , était un renégat qui s'était rapatrié. Il avait été pris depuis lors par les corsaires , et disait s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands napolitains lui avaient confié un autre vaisseau et il fesait sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contait sa vie à qui voulait l'entendre , et savait si bien se faire valoir qu'en amusant il donnait de la confiance. Ses goûts étaient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeait qu'à divertir son équipage : il avait sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirait tout le jour ; toute la nuit il tirait des fusées : on

n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi , je m'amusais à m'exercer dans la marine , et quand je n'étais pas de quart , je n'en demeurais pas moins à la manoeuvre ou au gouvernail. L'attention me tenait lieu d'expérience , et je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas était pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil et des étoiles me semblait contrarier si fort sa direction qu'il fallait , selon moi , que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi , et comme la mer devint haute et le tems nébuleux , il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent

forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisième nous aperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au patron ce que c'était. Il me dit , terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'était la côte de Sardaigne ; il fut hué , et paya de cette façon sa bien-venue ; car quoique vieux matelot , il était nouvellement sur ce bord , ainsi que moi.

Il ne m'importait guères où que nous fussions ; mais ce qu'avait dit cet homme ayant ranimé ma curiosité , je me mis à fureter autour de l'habitable , pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisait point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de sa place , je vis l'aiguille en mouvement re-



prendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria : voile. Le patron regarda avec sa lunette , et dit que c'était un petit bâtiment français ; comme il avait le cap sur nous et que nous ne l'évitions pas , il ne tarda point d'être à pleine vue , et chacun vit alors que c'était une barque barbaresque. Trois marchands napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien , poussèrent des cris jusqu'au ciel. L'enigme alors me devint claire. Je m'approchai du patron , et lui dis à l'oreille : *Patron , si nous sommes pris , tu es mort ; compte là-dessus.* J'avais paru si peu ému , et je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma guères et feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, et nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, et nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le patron, sans en faire semblant, m'observait avec quelque défiance: mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi et s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre-humain d'un traître,

et la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui , et lui criant : *Je te l'ai promis , je te tiens parole* , d'un sabre dont je m'étais saisi , je lui fis voler la tête. A l'instant , voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi , je l'attendis de pied ferme , et lui présentant le sabre par la poignée, *tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour*. Il prit le sabre , il le leva sur ma tête : j'attendis le coup en silence : il sourit , et me tendant la main , il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres ; mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avait vu faire ; ce qui me confirma qu'il en savait assez la raison. Cette distinction , au reste , ne dura que jus-

qu'au port d'Alger , et nous fûmes envoyés au bague en débarquant , couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors , attentif à tout ce que je voyais , je m'occupais peu de moi ; mais enfin la première agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état , et le sentiment qui m'occupait encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction : que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre qu'auparavant. *Emile* esclave ! reprenais-je , eh dans quel sens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? ne naquis-je pas esclave de la nécessité ? Quel nouveau joug peuvent m'imposer des hommes ? Le travail ? ne travaillais-je pas quand j'é-



tais libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers? et je n'en voulais pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, et qui sait de quelle part il me sera plus supportable? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes? Qui pourra me faire porter deux chaînes? n'en portais-je pas une auparavant? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature.

Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, et tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avais ma liberté, qu'en ferais-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ! Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état était plus apparent que réel ; que si la liberté consistait à faire ce qu'on veut, nul homme ne serait libre ; que tous sont faibles, dépendans des choses, de la dure né-

cessité; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon père, je puis le dire; le tems de ma servitude fut celui de mon règne, et jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connaître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avaient été vos leçons, et je fis sous ces rudes maîtres un cours de philosophie encore plus utile que celui que j'avais fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendais. J'essayai de mau-

vais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyé parmi nous, et je connus que ces noms de maures et de pirates portaient avec eux des préjugés dont je ne m'étais pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, et s'il faut n'attendre d'eux ni douceur, ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, et dans leur châ-timent ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les nègres seraient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitait avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens



de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de patron : l'on appelait cela me vendre, comme si jamais on pouvait vendre un homme. On vendait le travail de mes mains ; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étais moi et non pas un autre, ne se vendait assurément pas ; et la preuve de cela est que la première fois que j'e voulus le contraire de ce que voulait mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptait sur mon rachat, et je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pou-

vais connaître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguais point auprès des consuls européens et des moines, que personne ne parlait de ma rançon et que je ne paraisais pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque manière, et l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignais peu les travaux pénibles, mais j'en aimais mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un atelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étais le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon patron que celui qu'il me faisait faire, il m'établit pour son compte et s'en trouva bien.

J'avais vu disperser presque tous mes anciens camarades du bague : ceux qui pouvaient être rachetés l'avaient été. Ceux qui ne pouvaient l'être avaient eu le même sort que moi, mais tous n'y avaient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de malte entre autres avaient été délaissés. Leurs familles étaient pauvres. La religion ne rachette point ses captifs, et les pères ne pouvant racheter tout le monde donnaient ainsi que les consuls une préférence fort naturelle et qui n'est pas inique à ceux dont la reconnaissance leur pouvait être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune et l'autre vieux, étaient instruits et ne manquaient pas de mérite; mais ce mérite était perdu dans leur situation.

présente. Ils savaient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avaient des talens pour briller, pour commander, qui n'étaient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portaient fort impatiemment leurs fers, et la philosophie, dont ils se piquaient extrêmement, n'avait point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats et des bandits ; car ils n'appelaient pas autrement leurs maîtres. Je plaignais ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étaient plus rien ; même ils étaient moins que rien : car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus



servir le vieux que de mes conseils qui lui étaient superflus , car plus savant que moi , du moins de cette science qui s'étale , il savait à fond toute la morale , et ses préceptes lui étaient très-familiers ; il n'y avait que la pratique qui lui manquât , et l'on ne saurait porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient , mais ardent , actif , intrépide , se perdait en projets de révoltes et de conspirations impossibles à exécuter , et qui toujours découverts ne fesaient qu'aggraver sa misère. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple et à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable , mais il méprisa mes conseils et me dit fièrement qu'il savait mourir. Monsieur ,

sieur , lui dis-je , il vaudrait encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace , et en ame noble et sensible , mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi ; mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui était le mien. Cet homme se défit de lui et de moi , nos liaisons lui avaient paru suspectes , et il crut que j'employais à l'aider dans ses manoeuvres les entretiens par lesquels je tâchais de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics , et condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare , esclave comme nous , mais qui pour

se faire valoir à son maître nous accablait de plus de travaux que la force humaine n'en pouvait porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageait également le travail et que j'étais plus robuste et plus ingambe que tous mes camarades, j'avais fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidais les plus faibles et les allégeais d'une partie de la leur; mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence et la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, et toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point et de travail et de coups, que malgré ma vigueur, j'étais menacé de succomber bientôt sous le faix; tous

mes compagnons tant forts que faibles , mal nourris et plus maltraités , dépérissaient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable je résolus de m'en délivrer à tout risque ; mon jeune chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connaissais homme de courage , capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes , et dès qu'il s'agissait d'actes brillans et de vertus héroïques , je me tenais sûr de lui. Mes ressources néanmoins étaient toutes en moi-même et je n'avais besoin du concours de personne pour exécuter mon projet ; mais il était vrai qu'il pouvait avoir un effet beaucoup plus avantageux , exécuté de concert par



mes compagnons de misère , et je résolus de le leur proposer , conjointement avec le chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se ferait simplement et sans intrigues préliminaires. Nous primes le tems du repas où nous étions plus rassemblés et moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avais là , ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades , leur dis-je , écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge , et je suis un des plus robustes de la troupe ; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin ,

soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, et je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au peril de ma vie, et de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems et sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur et éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accélééré ne saurait être empiré. Cette ressource serait tardive et nulle quand mon corps épuisé ne serait plus capable d'aucun travail, alors en me ména-

geant ils n'auraient rien à gagner , en m'achevant ils ne feraient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes , et veut à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi , notre nombre fera plus d'effet et rendra nos tyrans , plus traitables. Mais fusions-nous seuls lui et moi , nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus , et nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple et simplement prononcé fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de

compter sur eux et qu'ils seraient comme moi. Les autres ne dirent mot et tout resta calme. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre était grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits et de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, et leur ardeur par l'espoir de la vengeance: enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui sait braver les tourmens et qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, et tous jurèrent de nous imiter et d'être inébranlables jusqu'à la mort.



Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns et les autres, inutilement toutefois quant à nous deux et à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arrachèrent pas même un seul cri. Mais l'oeuvre du chevalier ne tint pas si bien. La constance de ces bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, et bientôt à coups de nerfs de boeuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le chevalier, tandis qu'on le tourmentait lui-même, les chargeait de reproches et d'injures qu'ils n'écoutaient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avais prévue et que je lui avais pré-

dite. Je savais que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanés. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid et fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénètre, et l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La faiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étais pas attendu, et que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avaient point imité les voyant revenir au travail, les huèrent, les quittèrent à leur tour, et comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi; cet exemple en entraîna

d'autres , et bientôt la révolte devint si générale que le maître , attiré par le bruit et les cris , vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser et pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute , comme un chef de mutins qui cherchait à se faire craindre par le trouble qu'il voulait exciter. Le maître me regarda et me dit : C'est donc toi qui débauches mes esclaves ? tu viens d'entendre l'accusation ; si tu as quelque chose à répondre , parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine ; dans un moment où tout maître européen ,

touché jusqu'au vif par son intérêt ,  
eût commencé , sans vouloir m'en-  
tendre , par me condamner à mille  
tourmens. Patron , lui dis-je , en lan-  
gue franque , tu ne peux nous haïr ;  
tu ne nous connais pas même ; nous  
ne te haïssons pas non plus , tu n'es  
pas l'auteur de nos maux , tu les  
ignores. Nous savons porter le joug  
de la nécessité qui nous a soumis à  
toi. Nous ne refusons point d'em-  
ployer nos forces pour ton service ,  
puisque le sort nous y condamne ;  
mais en les excédant ton esclave nous  
les ôte et va te ruiner par notre perte.  
Crois-moi , transporte à un homme  
plus sage l'autorité dont il abuse à ton  
préjudice. Mieux distribué , ton ou-  
vrage ne se fera pas moins , et tu  
conserveras des esclaves laborieux



dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes ; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas , notre parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve et la maigreur attestaient la vérité de mes plaintes , mais dont la contenance au surplus n'annonçait point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré de rechef ; Tu parais , dit-il , un homme sensé : je veux savoir ce qu'il en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la

donne, et le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers et qu'on les mît à notre chef ; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure eût du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi et voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui et voyant que je lui plaisais lui fit présent de ma personne. Voilà votre *Emile* esclave du Dey d'Alger.

Les règles sur lesquelles j'avais à me conduire dans ce nouveau poste, découlaient de principes qui ne m'étaient pas inconnus. Nous les avons discutés durant mes voyages, et

leur application bien qu'imparfaite et très en petit, dans le cas où je me trouvais, était sûre et infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous et moi. Mes succès m'attirèrent la considération de mon patron.

*Assem Oglou* était parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire; car de simple matelot passant par tous les grades de la marine et de la milice, il s'était successivement élevé aux premières places de l'état, et après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs et des Maures, des gens de guerre et des gens de loi. Il y avait douze ans qu'il

remplissait avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile et barbare ; une soldatesque inquiète et mutine, avide de désordre et de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle désirait elle-même, ne voulait que remuer et se souciait peu que les choses allassent mieux pourvu qu'elles allassent autrement. On ne pouvait pas se plaindre de son administration, quoiqu'elle ne répondit pas à l'espérance qu'on en avait conçue. Il avait maintenu sa régence assez tranquille : tout était en meilleur état qu'auparavant, le commerce et l'agriculture allaient bien, la marine était en vigueur, le peuple avait du pain. Mais on n'avait point de ces opérations éclatantes.....

.....



» Pourquoi ROUSSEAU n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes , de traverses , de calamités , de fautes , de remords , de désespoir et de repentir , ne nous a-t-il pas conduit à ces jours de paix et de gloire , où vainqueurs du sort et d'eux-mêmes , *Emile* et *Sophie* , ivres d'amour et brillans de vertus , auraient , loin des humains et dans le calme de l'innocence , retrouvé le bonheur de leurs premiers ans ? »

» Quel coeur flétri par le sentiment de leurs peines , ne se serait pas ranimé aux doux accens de leur félicité ! »

» Oui , ma *Sophie* , aurait dit l'heureux *Emile* dans l'ivresse de l'a-

mour, oui, retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappelons leurs transports, leurs délicies; rappelons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute et de mon désespoir. Tems de douleurs et de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Ah! qui voudrait à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie et n'avoir pas vécu! »

» Pleurs de douleur et de rage, qu'êtes - vous dans ces torrens de joie et de plaisirs qui vous ont absorbés! »

» Souvenirs amers et délicieux, ne vous dérobez jamais à nos coeurs,

dont rien ne peut plus troubler la paix. »

» Tenez-nous lieu de tout , maintenant que , bornés à jamais l'un à l'autre , nous sommes seuls sur la terre , et que le genre humain n'est plus rien pour nous. »

» *Sophie* , ma chère *Sophie* , que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi ! Je n'en aurais jamais assez pour goûter ma félicité. »

*Fin du premier Volume.*

---

LES  
A M O U R S  
D E M I L O R D  
EDOUARD BOMSTON ( 1 ).

---

Les bizarres aventures de milord *Edouard* à Rome étaient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de *Julie* sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire et abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

---

( 1 ) Cette première partie a été copiée d'après le manuscrit original et unique de la main de l'auteur.



Milord *Edouard*, dans ses tournées d'Italie ! avait fait connaissance à Rome , avec une femme de qualité , napolitaine , dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux ; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie , et finit par la mettre au tombeau. Cet homme âpre et peu galant , mais ardent et sensible , extrême et grand en tout , ne pouvait guère inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglais inquiétaient la marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étaient tous deux étrangers à Rome, et que le marquis servait dans

les troupes de l'empereur. L'amoureux *Edouard* ne tarda pas à parler de mariage ; la marquise alléguait la différence de religion et d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime et libre , jusqu'à ce qu'*Edouard* ayant découvert que le mari vivait , voulut rompre avec elle , après l'avoir accablée des plus vifs reproches , outré de se trouver coupable sans le savoir , d'un crime qu'il avait en horreur.

La marquise , femme sans principes , mais adroite et pleine de charmes , n'épargna rien pour le retenir et en vint à bout. Le commerce adultère fut supprimé , mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle était d'aimer , elle aimait pourtant : il fallut consentir à voir

sans fruit un homme adoré , qu'elle ne pouvait conserver autrement , et cette barrière volontaire irritant l'amour des deux côtés , il en devint plus ardent par la contrainte. La marquise ne négligea pas les soins qui pouvaient faire oublier à son amant ses résolutions : elle était séduisante et belle ; tout fut inutile. L'Anglais resta ferme ; sa grande ame était à l'épreuve. La première de ses passions était la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse , et sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il allait prendre pour s'en délivrer retint la marquise et rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes faibles , mais parce que nous sommes lâches que nos sens

nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres et les élèvent à leur sphère ; mais il y en a. Celle d'*Edouard* était de ce nombre. La marquise espérait le gagner ; c'était lui qui la gagnait insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenaient dans sa bouche les accens de l'amour , il la touchait , il la faisait pleurer , ses feux sacrés animaient cette ame rampante ; un sentiment de justice et d'honneur y portait son charme étranger ; le vrai beau commençait à lui plaire : si le méchant pouvait changer de nature , le coeur de la marquise en aurait changé.

L'amour seul profita de ces émo-



tions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité ; avec un tempérament ardent et dans un climat où les sens ont tant d'empire , elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant , et ne pouvant les partager , elle voulut au moins qu'il les tint d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère et celui d'Edouard , qu'elle connaissait bien , pouvaient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins ni dépense pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile et sûre ; on la trouva , non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre , elle la lui présenta : Disposez-en ,

lui dit-elle avec un sourire ; qu'elle jouisse du prix de mon amour ; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir, *Edouard* la retint. Arrêtez , lui dit-il ; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison , le sacrifice n'est pas d'un grand prix , et je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi , je souhaite , dit la marquise , que vous ne soyez à personne ; mais si l'amour doit perdre ses droits , souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge ? Avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'a-

dresse de *Laure* (c'était le nom de la jeune personne), et lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnaissance lui donna plus de peine à contenir que son amour, et ce fut le piège le plus dangereux que la marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper *Laure* avec elle, et lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. *Edouard* pénétré se livrait à ses transports; son ame émue et sensible s'exhalait dans ses regards, dans ses gestes; il ne disait pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. *Laure* était charmante; à peine la

regardait-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardait, et voyait dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le souper, la marquise renvoya *Laure*, et resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succombait, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant et plus douloureux à l'un et à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de *Julie*, l'admiration de *Saint-Preux* pour la force de son ami.

*Edouard* étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, et rien de



ces fausses bienséances qu'on lui substitue, et dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la marquise, il sentit augmenter le péril; et prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir *Laure*.

Elle tréssaillit à sa vue : il la trouva triste; il entreprit de l'égayer, et ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avait cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devait-il des égards d'enfant à une fille de cet

ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. *Laure* malgré ses cris , ses pleurs , sa résistance , se sentant vaincue , fait un effort , s'élançe à l'autre extrémité de la chambre , et lui crie d'une voix animée : Tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste , le regard , le ton n'étaient pas équivoques. *Edouard* dans un étonnement qu'on ne peut concevoir , se calme , la prend par la main , la fait rasseoir , s'assied à côté d'elle , et la regardant sans parler , attend froidement le dénouement de cette comédie.

Elle ne disait rien ; elle avait les yeux baissés , sa respiration était inégale , son coeur palpitait ; et tout marquait en elle une agitation extraordinaire. *Edouard* rompit enfin le

silence pour lui demander ce que signifiait cette étrange scène. Me serais-je trompé, lui dit-il ? Ne seriez-vous point *Lauretta Pisanna* ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un sourire moqueur, auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit *Laure* ; je suis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, et dans l'accent dont il fut prononcé, quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savait plus que penser et qu'il crut que cette fille était devenue folle. Il continua : Pourquoi donc, charmante *Laure*, ai-je seul l'exclusion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Jen'ai point

aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela? *Laure*, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh! m'entends-je moi-même! Tout ce que je sais c'est que vous ne me toucherez jamais..... Non, s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras, je songerais que vous n'y tenez qu'une fille publique, et j'en mourrais de rage.

Elle s'animait en parlant. *Edouard* apperçut dans ses yeux des signes de douleur et de désespoir, qui l'attendrèrent. Il prit, avec des manières moins méprisantes, un ton plus honnête et plus caressant. Elle se cachait le visage; elle évitait ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux.



A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche, et la pressa de ses lèvres en poussant des sanglots et versant des torrents de larmes.

Ce langage quoiqu'assez clair, n'était pas précis. *Edouard* ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte était revenue avec l'amour, et *Laure* n'avait jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimait.

A peine cet amour était-il né qu'il était déjà dans toute sa force. *Laure* était vive et sensible; assez belle pour faire une passion, assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avaient perdu leur em-

pire. Au sein des honteux plaisirs , l'amour fuyait devant elle : de malheureux corrupteurs ne pouvaient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche , et tout part. Ainsi prit feu le coeur de *Laure* aux transports de ceux d'*Edouard* et de la marquise. A ce nouveau langage , elle sentit un frémissement délicieux : elle prêtait une oreille attentive ; ses avides regards ne laissaient rien échapper. La flamme humide qui sortait des yeux de l'amant pénétrait par les siens jusqu'au fond du coeur ; un sang plus brûlant courait dans ses veines ; la voix d'*Edouard* avait un accent qui l'agitait ; le sentiment lui semblait peint dans tous ses gestes ; tous ses

traits animés par la passion la lui faisaient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avait offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance et les désirs des amans , se tournait en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimait n'offrait à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte et vile créature , à laquelle on prodigue son mépris avec

ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux , elle ne vit que l'infâme prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venaient ainsi de ses propres désirs. Plus il lui était aisé de les satisfaire , plus son sort lui semblait affreux ; sans honneur , sans espoir , sans ressources , elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines , et finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humiliait à ses propres yeux , l'élevait à ceux d'*Edouard*. La voyant capable d'aimer , il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvait-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvait-il lui marquer , si ce n'est le faible intérêt qu'un coeur honnête qui



n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la cōsola comme il put, et promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servait d'augmenter l'effroi qu'elle en avait, puisque cet effroi même la faisait désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tirait à conséquence et semblait la rapprocher de lui : c'était ce qui ne pouvait jamais être. Le plus grand malheur des métiers infâmes est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, *Edouard* n'oubliant pas la magnificence anglaise, lui envoya un cabinet de laque et plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser  
 » des présens. J'ose pourtant vous  
 » renvoyer le vôtre ; car peut-être  
 » n'aviez-vous pas dessein d'en faire  
 » un signe de mépris. Si vous le ren-  
 » voyez encore , il faudra que je  
 » l'accepte : mais vous avez une  
 » bien cruelle générosité. »

*Edouard* fut frappé de ce billet , il le trouvait à-la-fois humble et fier. Sans sortir de la bassesse de son état, *Laure* y montrait une sorte de dignité. C'était presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avait cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; et s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle , il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la marquise. Il n'avait nulle raison de les lui cacher ; et c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir d'avantage. Il jura qu'il n'avait point touché *Laure*. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Quoi ! s'écria la marquise en fureur , vous la voyez et ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un et de l'autre , et la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse et rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son intègre probité *Edouard* man-

quait de délicatesse. Il fit à la marquise le même présent que lui avait renvoyé *Laure*. Elle l'accepta, non par avarice, mais parce qu'ils étaient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la marquise ne perdait pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent, et comment il lui était revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé et jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, et une femme de qualité.

Cependant plus *Laure* sentait sa honte, moins elle tentait de s'en délivrer ; elle y restait par désespoir, et le dédain qu'elle avait pour elle-même réjaillissait sur ses corrupteurs.



Elle n'était pas fière ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudrait envain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent et ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, et se sent à jamais déshonoré ; tout versait le remord et l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces âmes viles, leur faisait oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnait leurs transports, et touchés du sort de leur victime, ils s'en retournaient pleurant sur elle et rougissant d'eux.

La douleur la consumait. *Edouard*, qui peu-à-peu la prenait en amitié, vit qu'elle n'était que trop affligée, et qu'il fallait plutôt la ranimer que

l'abattre. Il la voyait ; c'était déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragèrent. Ses discours élevés et grands rendaient à son ame accablée le ressort qu'elle avait perdu. Quel effet ne faisaient-ils point, partant d'une bouche aimée, et pénétrant dans un coeur bien né que le sort livrait à la honte, mais que la nature avait fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce coeur qu'ils trouvaient de la prise, et qu'ils portaient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ses soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un coeur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne méri-

terai plus de l'être ; je ne me mépriseraï plus. Echappée à l'horreur du vice , celle du mépris m'en sera moins amère. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre , quand *Edouard* m'estimera ? Qu'il voie son ouvrage et qu'il s'y complaise ; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagnerait rien , du moins l'amour y gagnera. Oui , donnons au coeur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! Je ne profaneraï plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne la serai jamais , je le sais. Hélas ! je suis indigne des caresses de l'amour , mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état était trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle  
tenta

tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avait pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, et que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien faibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti, pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jeter dans un couvent et d'abandonner sa maison presque au pillage; car elle vivait dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge et la figure les font valoir. Elle n'avait rien dit à *Bomston* de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asile, elle le lui marqua par un billet,



le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressaient à son désordre , et que sa retraite allait offenser. Il courut chez elle assez tôt pour sauver ses effets.

Quoiqu'étranger dans Rome , un grand seigneur considéré , riche , et plaidant avec force la cause de l'honnêteté , y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son couvent , et même l'y faire jouir d'une pension que lui avait laissée le cardinal auquel ses parens l'avaient vendue.

Il fut la voir. Elle était belle ; elle aimait ; elle était pénitente ; elle lui devait tout ce qu'elle allait être. Que de titres pour toucher un coeur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au

bien les coeurs sensibles ; il n'y manquait que celui qui pouvait la rendre heureuse , et qui ne dépendait pas de lui. Jamais elle n'en avait tant espéré ; elle était transportée : elle se sentait déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disait : Je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : Amour , je ne regrette plus les pleurs , les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force et tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs , tu deviens le premier de tous. Ce bonheur n'était réservé qu'à moi-seule. C'est l'amour qui m'élève et m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime , à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon coeur qu'avec la vertu. O

*Edouard* ! quand je redeviendrai méprisable , j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses qui jugent des autres par elles-mêmes , ne purent imaginer qu'*Edouard* n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt et de l'honnêteté. *Laure* était trop aimable pour que les soins qu'un homme prenait d'elle ne fussent pas toujours suspects. La marquise , qui avait ses espions , fut instruite de tout la première , et ses emportemens , qu'elle ne put contenir , achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au marquis jusqu'à Vienne ; et l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles

liaisons , qui , dans un pays comme l'Italie , exposèrent *Edouard* à mille périls de toute espèce ; tantôt de la part d'un militaire outragé , tantôt de la part d'une femme jalouse et vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étaient attachés à *Laure* et que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais , qui l'environnant de périls sans utilité , le partageaient entre deux maîtresses passionnées , sans en pouvoir posséder aucune ; refusé de la courtisane qu'il n'aimait pas , refusant l'honnête femme qu'il adorait ; toujours vertueux , il est vrai , mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoulant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espèce de sympathie pouvait unir deux



caractères si opposés que ceux d'*Edouard* et de la marquise ; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crût s'être donnée une rivale , et quelle rivale ! par son imprudente générosité. Les reproches , les dédains , les outrages , les menaces , les tendres caresses , tout fut employé tour-à-tour pour détacher *Edouard* de cet indigne commerce , où jamais elle ne put croire que son coeur n'eût point de part. Il demeura ferme ; il l'avait promis. *Laure* avait borné son espérance et son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avait besoin d'appui , elle tenait à celui qui l'avait fait

naître ; c'était à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disait à la marquise , à lui-même ; et peut-être ne se disait-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant , qui ne lui demande que de se laisser aimer ? Où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête ? Où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins ? Il avait rendu *Laure* trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée , devint furieuse ; sans avoir le courage de rompre avec lui , elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle fré-

missait en voyant son carrosse , le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisait palpiter d'effroi. Elle était prête à se trouver mal à sa vue. Elle avait le coeur serré tant qu'il restait auprès d'elle ; quand il partait elle l'accablait d'imprécations ; sitôt qu'elle ne le voyait plus elle pleurait de rage ; elle ne parlait que de vengeance : son dépit sanguinaire ne lui dictait que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer *Edouard* sortant du couvent de *Laure*. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir et l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournait le lendemain chez celle qui l'avait voulu faire assassiner la veille ; et toujours avec son chimérique projet de la

rendre à la raison , il exposait la sienne , et nourrissait sa faiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne , peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement , qui devait rapprocher *Edouard* de la marquise , ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du marquis n'avait point contribué à sa mort effraya son coeur , et fit taire ses désirs. Il se disait : Les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre ; mais pour son meurtrier ils lui survivent et deviennent inviola-



bles. Quand l'humanité, la vertu, les lois ne prescriraient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes, ne doivent point être le prix de leur sang; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seraient des sources de mort, et le genre humain périrait par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses; flottant sans cesse de l'une à l'autre; souvent voulant renoncer à toutes deux et n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, et chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre; cédant tantôt au penchant, et tantôt

au devoir; allant de Londres à Rome et de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part; toujours ardent, vif, passionné, jamais faible ni coupable, et fort de son ame grande et belle quand il pensait ne l'être que de sa raison; enfin tous les jours méditant des folies, et tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à *Julie*, et il paraît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la marquise perdait toujours du terrain par ses vices; *Laure* en gagnait par ses vertus. Au surplus la constance était égale des deux cotés; mais le mérite n'était

pas le même ; et la marquise avilie , dégradée par tant de crimes , finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avait pu supporter celui de *Laure*. A chaque voyage , *Bomston* trouvait à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avait appris l'anglais , elle savait par coeur tout ce qu'il lui avait conseillé de lire ; elle s'instruisait dans toutes les connaissances qu'il paraissait aimer ; elle cherchait à mouler son ame sur la sienne , et ce qu'il y restait de son fond ne la déparait pas. Elle était encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La marquise était dans celui où elle ne fait plus que décliner ; et quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît et qui touche ,

touche , qu'elle parlât d'humanité ,  
 de fidélité , de vertus avec grâce ;  
 tout cela devenait ridicule par sa  
 conduite , et sa réputation démentait  
 tous ces beaux discours. *Edouard* la  
 connaissait trop pour en espérer plus-  
 rien. Il s'en détachait insensiblement  
 sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait,  
 il s'approchait toujours de l'indiffé-  
 rence sans pouvoir jamais y arriver.  
 Son coeur le rappelait sans cesse  
 chez la marquise ; ses pieds l'y por-  
 taient sans qu'il y songeât. Un homme  
 sensible n'oublie jamais , quoiqu'il  
 fasse , l'intimité dans laquelle il a  
 vécu. A force d'intrigues , de ruses ,  
 de noirceurs , elle parvint enfin à  
 s'en faire mépriser ; mais il la mé-  
 prisait sans cesser de la plaindre , sans



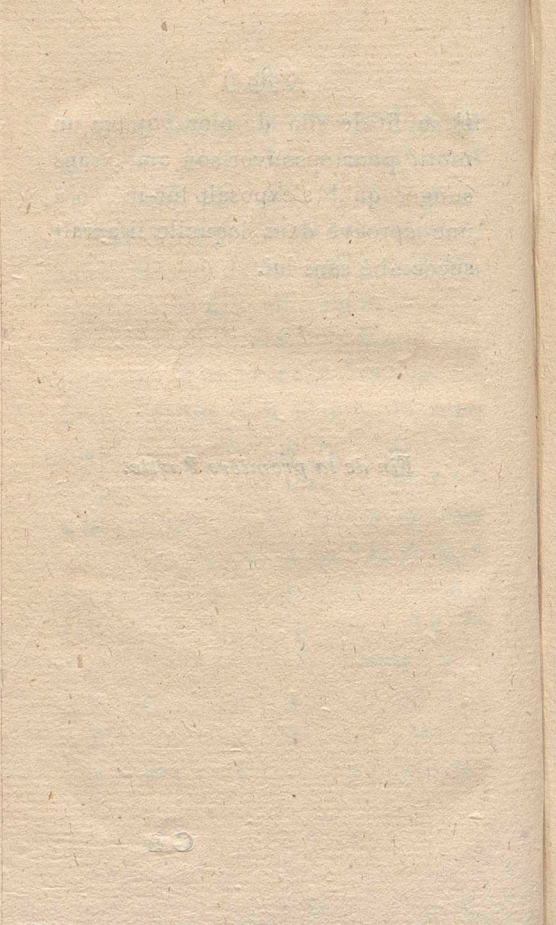
pouvoir jamais oublier ce qu'elle avait fait pour lui ni ce qu'il avait senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans , *Edouard* ne pouvait rompre les attachemens qui l'attiraient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir.

Quelquefois il se taxait d'injustice, d'ingratitude même envers la marquise , et n'imputait qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oubliait le premier état de *Laure* , et son coeur franchissait sans y songer la barrière qui le séparait d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant ,

il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami , sans songer qu'il s'exposait lui-même à une épreuve dans laquelle il aurait succombé sans lui.

*Fin de la première Partie.*



LES  
AMOURS  
DE MILORD  
ÉDOUARD BOMSTON.

---

SECONDE PARTIE.

---



LES

A M O U R S

DE MILLE

LEONARD BENTON

---

NEW YORK

---

69

---

LES  
P  
AMOURS  
DE MILORD  
EDOUARD BOMSTON (1).

---

*De Saint-Preux à M. de Wolmar.*

Que cette lettre demeure entre vous et moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus

---

(1) Cette seconde partie est tirée de la nouvelle Héloïse. Nous avons cru devoir conserver les deux lettres dans leur entier, quelqu'elles contiennent quelques détails un peu étrangers au sujet; persuadés que le lecteur sensible ne les

vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage et bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire , comme j'ai vos bontés dans le coeur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence , et jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ! où sont vos leçons , vos lumières ! Que deviendrai-je sans vous ? dans ce moment de crise , je donnerais tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

---

lira point sans intérêt. Nous ne disons rien de *Saint-Preux*, des deux cousines et de *Wolmar* cités dans ces lettres. Qui n'a pas lu l'*Héloïse*, et ne connaît pas ces noms chers aux amans et aux âmes honnêtes !

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutais que la marquise. Après l'avoir vue , effrayé de sa beauté , de son adresse , je m'efforçais d'en détacher tout - à - fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyais rien à craindre , je lui parlais de *Laure* avec l'estime et l'admiration qu'elle m'avait inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre , j'espérais les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance , et voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes , il affecta pour *Laure* encore plus d'empresse-



ment qu'il ne croyait en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? Son empressement est toujours le même , mais il n'affecte plus rien. Son coeur, épuisé par tant de combats , s'est trouvé dans un état de faiblesse dont elle a profité. Il serait difficile à tout autres de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle , jugez-en par l'objet même de la passion qui le consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air et de sa figure ; une impression de langueur et d'abattement qui ne quitte point son charmant visage , en éteignant la vivacité de sa physionomie , la rend plus intéressante , et , comme les rayons du soleil échappés à travers nuages , ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans.

Son humiliation même a toutes les grâces de la modestie : en la voyant on la plaint , en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire , à la justification de mon ami , que je ne connais que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare , ô *Wolmar* ! je le vois , je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est et ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu , qui lui fait mépriser l'opinion publique , ne le porte à l'autre extrémité , et ne lui fasse braver encore les lois sacrées de la décence et de l'honnêteté.

*Edouard Bomston* , faire un tel ma-

riage!.... Vous concevez!.... Sous les yeux de son ami.... qui le permet!.... qui le souffre!... et qui lui doit tout!.... Il faudra qu'il m'arrache le coeur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire? comment me comporter? Vous connaissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, et les siens depuis quelques tems ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, et croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devrait ignorer, et auquel l'amitié ne sait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occa-

sion ni craintif ni timide ; quand on est dans son devoir , on n'est que trop tenté d'être fier : mais il ne s'agit pas ici de fierté , il s'agit de réussir , et de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens.

Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion ; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné , qu'il est plus fort que moi de raisonnement , et qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paraît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On dirait que je l'inquiète. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de faiblesse ! Le grand , le sublime *Edouard* a peur de son ami , de sa créature , de son



élève ! Il semble même , par quelques mots jetés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas , vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O *Wolmar* ! je ferai mon devoir , et suivrai par-tout mon bienfaiteur ! Si j'étais lâche et vil , que gagnerais-je à ma perfidie ? *Julie* , et son digne époux confieraient-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change et vont toujours à leur fin , mais qu'on peut armer les grandes contr'elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet , la compassion , le mépris des préjugés , l'habitude , tout ce qui détermine *Edouard* en cette occa-

sion , échappe à force de petitesse et devient presque inattaquable : au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité , et que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte , et je ne désespère pas du succès. Ce moyen paraît cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant , tout bien pesé , je crois rendre service à *Laure* elle-même. Que ferait-elle dans l'état auquel elle peut monter , qu'y montrer son ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est ! Si je connais bien cette étrange fille , elle est faite pour jouir de son sacrifice , plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque , il m'en reste une de la part du gouver-

nement à cause de la religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité et au défaut de de tout autre : quoiqu'il en soit , je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne et déshon-  
nête. O respectable *Wolmar* ! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoique puisse vous écrire *Edouard* , quoique vous puissiez entendre dire , sou-  
venez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être , tant que mon cœur bat-  
tera dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisanna* ne sera ladi *Bomstan*.

Si vous approuvez mes mesures , cette lettre n'a pas besoin de réponse ; si je me trompe , instruisez - moi : mais hâtez-vous , car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre

l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre et oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier et le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osais me fier d'avantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien.

---



## L E T T R E I I.

*De milord Edouard à M. de Wolmar.*

Non , cher *Wolmar* , vous ne vous êtes point trompé ; le jeune homme est sûr ; mais moi je ne le suis guères , et j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui , je succombais moi-même à l'épreuve que je lui avais destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnaissance et remplir son coeur de nouveaux objets , j'affectais de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avait réellement. D'anciens penchans à flatter , une vieille habitude à suivre encore une fois , voilà , avec ce qui se rapportait à *Saint-Preux* , tout

ce qui m'engageait à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulais recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de *Villeneuve* m'avait laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'était livré quand je lui avais annoncé qu'il était le maître d'élever vos enfans, et de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son coeur, j'avais d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissais plus à son amitié d'objections à me faire : mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la marquise que nous fîmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle elle voulut le gagner , et ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! Que de grandes qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur ! Cet amour ardent et vrai me touchait , m'attachait , nourrissait le mien : mais il prit la teinte de son ame noire , et finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu *Laure* , qu'il connut son coeur , sa beauté , son esprit , et cet attachement sans exemple , trop fait pour me rendre heureux , je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de *Saint-Preux*. Si j'épouse *Laure* , lui dis-je , mon dessein n'est point de la mener à

Londres où quelqu'un pourrait la reconnaître , mais dans des lieux où l'on sait honorer la vertu par-tout où elle est ; vous remplirez votre emploi , et nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas , il est tems de me recueillir. Vous connaissez ma maison d'Oxford-Shire , et vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis , ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvais m'attendre ; mais je voulais l'observer par sa conduite. Car si pour vivre à Clarens il favorisait un mariage qu'il eût du blâmer , ou si dans cette occasion délicate il préférerait à son bonheur la gloire de son ami , dans l'un et dans l'autre cas l'épreuve était faite , et son coeur était jugé.



Je le trouvai d'abord tel que je le désirais ; ferme contre le projet que je feignais d'avoir, et armé de toutes les raisons qui devaient m'empêcher d'épouser *Laure*. Je sentais ces raisons mieux que lui, mais je la voyais sans cesse, et je la voyais affligée et tendre. Mon coeur, tout-à-fait détaché de la marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de *Laure* de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avait inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisais, l'estime que je devais à son mérite ; ne devais-je rien aussi à l'espérance que je lui avais donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir c'était la tromper ; cette tromperie était

barbare. Enfin joignant à mon penchant une espèce de devoir, et songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvait aller, et jusqu'à la réalité même, si je ne pouvais m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissait pas dans toute sa force le rôle dont il s'était chargé. Il s'opposait à mes vues, il improuvait le noeud que je voulais former; mais il combattait mal mon inclination naissante, et me parlait de *Laure* avec tant d'éloges qu'en paraissant me détourner de l'épouser, il augmentait mon pen-

chant pour elle. Ces contradictions m'allarmèrent. Je ne le trouvais point aussi ferme qu'il aurait du l'être. Il semblait n'oser heurter de front mon sentiment, il mollissait contre ma résistance, il craignait de me fâcher, il n'avait point à mon gré pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmentèrent ma défiance ; je sus qu'il voyait *Laure* en secret. Je remarquais entr'eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avait tant aimé ne la rendait point gaie. Je lisais bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'était plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominait toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens  
de

de son coeur , je la voyais jeter sur le jeune homme un coup-d'oeil à la dérobée , et ce coup - d'oeil était suivi de quelques larmes qu'on cherchait à me cacher. Enfin le mystère fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvais-je penser ? N'avais-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein ? Jusqu'ou n'osais-je point porter mes soupçons et lui rendre son ancienne injustice ? Faibles et malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux ! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entr'eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue , je voyais que



Le coeur de *Laure* était toujours le même, et cette épreuve ne me la rendait que plus chère. Je me proposais d'avoir une explication avec elle avant la conclusion; mais je voulais attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissemens possibles. Pour lui, j'étais résolu de me convaincre, de le convaincre, afin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, et ne voulant pas mettre un bon naturel et vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La marquise n'ignorait rien de ce qui se passait entre nous. Elle avait des épies dans le couvent de *Laure*, et parvint à savoir qu'il était ques-

tion de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'était pas la première fois , et que nous étions sur nos gardes , ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion , que *Saint-Preux* savait payer de sa personne , et ne marchandait pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage , la marquise tomba malade , et ne se releva plus. Ce fut là le terme de ses tourmens et de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le docteur *Eswin* ; *Saint-Preux* y fut de ma part : elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre ; elle ne voulut pas même en-

tendre parler de moi , et m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémiss sur elle , et sentis mes blessures <sup>se</sup>prêtes à se rouvrir ; la raison vainquit encore , mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage , tandis qu'une femme qui me fut si chère était à l'extrémité. *Saint-Preux* , craignant qu'enfin je ne pusse résister au désir de la voir , me proposa le voyage de Naples , et j'y consentis.

Le sur-lendemain de notre arrivée , je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme et grave , et tenant une lettre à la main. Je m'écriai : La marquise est morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus que d'exister pour

mal faire ; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord , me dit-il , en me donnant le saint nom d'ami , vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé , et vous voyant prêt à vous oublier , j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étaient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal , je vous aurais dit : Songez que vous êtes pair d'Angleterre , et renoncez aux honneurs du monde , ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject !.... Vous !.... Choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans tache.... La femme



d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle était de *Laure*. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disait-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurais vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir et au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut*

*au monde un cœur fait pour vous, et c'était celui de Laure.*

L'agitation m'empêchait de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avait pris le voile dans le couvent où elle était pensionnaire ; que la cour de Rome, informée qu'elle devait épouser un Luthérien, avait donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, et il m'avoua franchement qu'il avait pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurais pu, craignant un retour à la marquise, et voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de *Laure*. En vous voyant aller plus loin qu'il ne fallait, je fis d'abord parler la raison ; mais ayant

trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle , je sondai le coeur de *Laure* , et y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour , je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage et la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport , il me dit en me serrant contre sa poitrine : Ami ; je lis dans le sort commun que le ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé , que celui de l'amitié commence ; mon coeur n'entend plus que sa voix sacrée , il ne sonne plus d'autre chaîne que

celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Oxford, Londres, Paris ou Rome; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens ou tu voudras; cherche un asile, en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle et le feu de cet ardent jeune homme éclataient dans ses yeux. J'oubliai la marquise et *Laure*. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami? Je vis aussi, par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il était guéri véritablement et que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'osai croire, par le voeu qu'il



fit de si bon coeur , de rester attaché à moi , qu'il l'était plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance : oui , cher *Wolmar* , il est digne d'élever des hommes , et qui plus est , d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la marquise ; il y avait long-tems pour moi qu'elle était morte : cette perte ne me toucha plus. Regardant le mariage comme uné dette que chacun contracte à sa naissance , envers son espèce , envers son pays , j'avais résolu jusqu'ici de me marier autant par devoir que par inclination ; mais à l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon coeur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste , et ne puis mieux le ras-

sembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre. Après l'engagement qu'a pris *Saint-Preux*, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, et si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir.

---

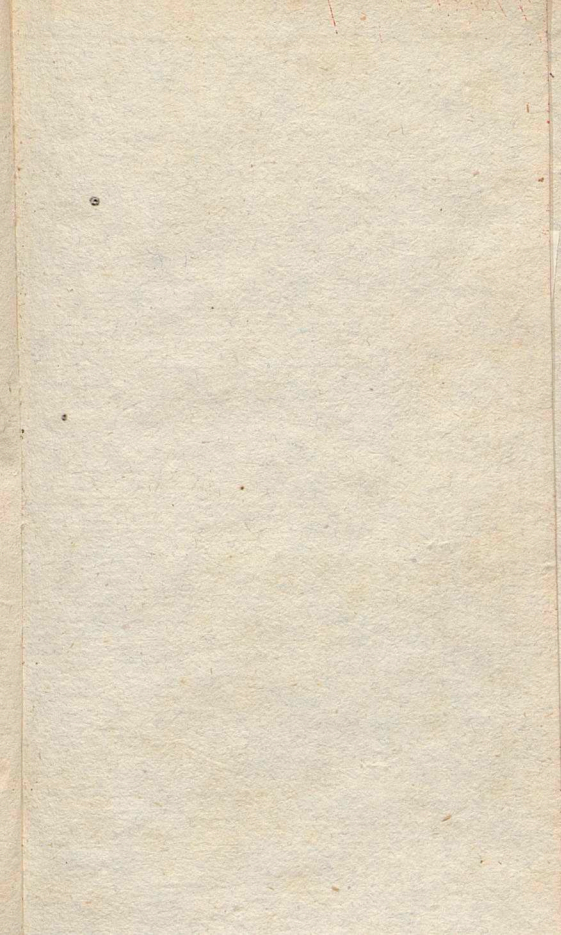
## N O T E

### D E L' A U T E U R.

*Edouard* aimé de deux maîtresses, sans en posséder aucune, paraît d'abord dans une situation risible : mais sa vertu lui donnait en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, et qui ne s'épuise pas comme

elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusait que le voluptueux ne l'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, resta libre et jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celle du juste qui le rendent heureux ?

F I N.

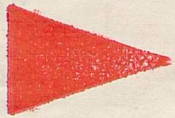




2

253

vel



380/72/05342

Freie Universität Berlin



4924605/188

